

VESTIGES DE L'ART ROMAN DANS LE PAYS DE BUCH ET LE BASSIN DE LA BASSE-LEYRE

L'époque romane a été, dans le Pays de Buch, comme dans d'autres régions de France, une période d'activité de la construction : quelques édifices sont là pour en témoigner. Mais, avant d'en entamer l'étude, il est bon de rappeler que beaucoup d'autres ont disparu. Entre le ^{xv}^e et le ^{xviii}^e siècles, ils ont été agrandis, mutilés, déformés, au gré des événements : guerres, réparations, troubles civils, variations du nombre et de la répartition des habitants. Dans la seconde moitié du siècle dernier, la fortune balnéaire et forestière du pays a entraîné des destructions radicales et des reconstructions sans originalité : les églises d'Arès, d'Audenge, de Biganos, de Mios, de Salles, de Gujan, de Belin et de Béliet ne conservent presque plus rien de leur état ancien ¹. C'est entre les deux guerres mondiales que l'on a bâti les deux églises actuelles du Teich et de Lège. En outre, la disparition du prieuré de Comprian nous a laissé un grand vide. C'était en effet le centre religieux le plus important du Pays de Buch et les quelques fragments de sculpture sauvés nous en font seulement entrevoir le vrai rôle. L'éloignement des nouveaux centres de population a par contre sauvé des sanctuaires actuellement debout dans des zones désertes ou peu habitées : le Vieux Lugo, Mons, Lanton.

Les documents d'archives ne peuvent guère nous renseigner sur les monuments disparus. Pour les périodes anciennes, ce sont les pièces relatives à Comprian qui sont les plus nombreuses, mais elles nous apprennent en définitive peu de choses sur les édifices. On ne peut rien tirer, par exemple, du testament de Jean de Grailly qui comporte un legs de 600 écus d'or à la fabrique — fut-il d'ailleurs payé ² ? — ou des procès-verbaux de visite des archevêques, particulièrement ceux du cardinal de Sourdis ³, qui ne nous parlent que du mobilier, des vêtements et des accessoires liturgiques. Les fonds des affaires communales des archives de la Gironde contiennent quelques

1. L'église de Mios est bâtie sur les fondations et en réutilisant partie des murs de l'église ancienne. L'indigente reconstruction d'Andernos réutilise une petite partie de l'édifice ancien.

2. 1368. *Archives historiques de la Gironde*, t. XVIII, p. 4-8.

3. Archives départementales de la Gironde, G 637, f° 89, visite du 15 février 1617.

plans d'églises à modifier ou à détruire. Elles sont malheureusement postérieures à l'époque romane. Pour justifier des dépenses demandées pour réparer une des plus intéressantes pour nous, l'église d'Audenge, on s'est contenté de produire le calque du plan cadastral (1866). La description de l'église de Lège, qui comportait des parties gothiques, sinon plus anciennes, a été résumée en quelques pauvres lignes par les fabriciens de 1844⁴.

Parmi les archéologues des cent cinquante dernières années, deux seulement ont accordé leur attention aux monuments de cette région où le tourisme balnéaire commençait cependant à attirer les voyageurs. Le premier d'entre eux est Léo Drouyn. En juillet 1856, il avait vu ainsi l'église de Béliet qui, écrivait-il dans ses *Notes archéologiques*, « me paraît romane par le chœur et xv^e par la nef et le clocher... Je l'ai vue de l'impériale de la diligence, comme celle du Barp ». A côté de cette archéologie un peu « cavalière », Drouyn en a pratiquée une autre, plus efficace, lorsque, au cours du même voyage, il décrivit, analysa et releva la belle église de Mons et celle d'Ychoux. Au Vieux Lugo, par contre, il ne put réussir à pénétrer dans le sanctuaire paroissial, déjà isolé en plein désert⁵. Plus tard, en février 1869, une nouvelle excursion le conduisit à Biganos, Audenge, Lanton et Andernos et, plus au nord, jusqu'au Porge, où il exécuta un beau dessin.

Brutails, qui ne parcourut les abords du Bassin d'Arcachon qu'en 1894, vint en définitive trop tard : il ne vit pas grand-chose de plus que ce que nous voyons. De ses notes et de ses carnets de dessin, il a, en définitive, retenu peu de croquis concernant le Pays de Buch pour son ouvrage de synthèse sur les *Vieilles églises de la Gironde* : une fenêtre de Mons et le plan du fameux chevet d'Andernos, dont les pauvres vestiges ont fait couler beaucoup d'encre⁶.

Le plan de ces édifices à l'époque romane apparaît comme généralement simple. A Mons et à Lugos, on ne trouvait dans l'état primitif qu'une nef unique terminée par une abside. Le lourd clocher carré occidental est, dans ces deux édifices, un ajout : l'arc brisé qui échancre la façade est de celui de Mons est plus récent que l'arc en plein cintre de l'entrée du chœur. Le vaisseau de Lanton et celui d'Audenge, d'après les notes de Drouyn et le plan cadastral de 1829, montraient la même simplicité. Les absides sont voûtées et précédées d'une travée de chœur. Le transept, avec chapelles orientées, existait sans doute à Andernos : nous connaissons au moins son bras nord. Brutails jugeait ancienne une des absidioles de Lanton. Le procès-verbal de la visite archiépiscopale à Comprian en 1617 ne mentionne que le « grand autel » : doit-on conclure qu'il en existait d'autres ou que c'était là le seul autel d'un sanctuaire dont dès lors le plan devait être très simple ?

4. Arch. dép. Gironde, série O, Audenge, église - Lège, église.

5. Arch. com. de Bordeaux, DROUYN, notes manuscrites, t. 46, p. 622-624, 627-628, 643 ; t. 49, p. 81-85 ; noter, en outre, p. 133-134, quelques notes sur Salles et Mios, lors d'une visite, en juin 1870.

6. Arch. dép. Gironde, 3 Z 1311, carnets 16, 21, 32, 41 ; sur Andernos, voir en dernier lieu DUCAUNNÈS-DUVAL, « Notes historiques sur Andernos », dans *Revue historique de Bordeaux*, 1927, p. 127-138.

A Lugos et à Mons, les maçonneries sont en moellons plus ou moins grossiers de garluche, liés par de gros joints de ciment : elles sont de ce fait très difficiles à dater. Vers l'extérieur, les murs, surtout autour des absides, offrent de nombreux contreforts, de même structure, semble-t-il. Les assises de pierres calcaires d'appareil visibles dans certains parements extérieurs à Mons semblent résulter de réparations récentes. En revanche, les supports, les arcs, les parties sculptées, ont été, dans ces deux églises, exécutées dès l'origine en pierre calcaire. Celle-ci a été seule utilisée pour tout le parement extérieur du chevet de Lanton et pour partie au moins de l'intérieur. Les berceaux et les culs-de-four sont faits d'une concrétion de morceaux d'alios et de mortier. Sur les nefs la charpente était la seule couverture prévue.

Il reste peu de baies ayant conservé leur aspect primitif à Lugos : mais Drouyn savait que celles de la nef étaient, avant 1839, d'étroites ouvertures rectangulaires percées dans le haut des murs gouttereaux. L'une d'entre elles existe encore. Leur forme est étrange dans un édifice médiéval, mais leur emplacement est identique dans de nombreuses églises archaïques du Bordelais et de la Saintonge⁷. Les trois fenêtres anciennes du chevet de Lanton ne présentent vers le dehors qu'un simple percement sans ébrasement sous un arc en plein cintre. Mais le développement de cet hémicycle, rythmé par des contreforts-colonnes, des moulures, une corniche portée par des modillons, rappelle nettement la majorité des absides romanes girondines. Colonnets et arc d'encadrement de la baie réapparaissent d'ailleurs à l'intérieur. Il en est de même pour l'ouverture placée dans l'axe du chœur de Mons. Elle est placée, suivant une formule par contre très archaïque, au droit d'un contrefort qu'elle échancre d'une étroite meurtrière⁸. Ces apparences d'extrême ancienneté apportées par l'aspect fruste des murailles est encore plus remarquable dans ce qui subsiste du vieux chevet d'Andernos.

Il est toutefois évident que c'est la pauvreté en matériau et en ressources du milieu local qui a entraîné la médiocrité des constructions : les formes des parties sculptées, l'emploi de certaines moulures, comme les chanfreins qui allègent les arcs brisés du chœur de Lugos et du clocher de Mons laissent même penser que ces églises ne remontaient pas à une période très ancienne.

Trois d'entre elles nous ont en effet laissé des sculptures assez importantes : Comprian, Lanton et Mons. La plus remarquable est certainement le fragment de bas-relief provenant de Comprian. C'est un

7. R. CROZET, *L'art roman en Saintonge*, Paris, 1971, p. 32-45 ; J. GARDELLES, « Les vestiges de l'architecture de la fin de l'époque préromane en Gironde (x^e-xi^e siècle) », dans *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 1959, p. 253-266.

8. Cette baie est actuellement percée dans un parement de pierres d'appareil neuves ; elle est amortie par un linteau échancre d'un arc brisé et ses piédroits sont chanfreinés. Voir J. MESPLÉ, « Les églises romanes du Sud-Ouest à fenêtres percées dans les contreforts », dans *Bulletin monumental*, 1958, p. 163-184, et 1966, p. 267-288.



(photo Musée d'Aquitaine) (cliché « Sud-Ouest »)
FIG. 1. — Relief provenant du prieuré de Comprian (Musée d'Arcachon).



(cliché « Sud-Ouest »)
FIG. 2. — Lanton. Intérieur du chevet de l'église.

bloc de calcaire en forme de parallépipède, dont un long côté montre cinq personnages, en assez mauvais état, debout sous une arcade. L'arc central est occupé par le Christ. Les voussures sont simples et décorées de marguerites ou de moulures. Elles retombent sur des chapiteaux coniques, garnis de longues feuilles d'eau et démunis de tailloirs. Ces corbeilles coiffent des colonnettes torsées (sauf l'une d'entre elles, qui est lisse), comprises entre une haute base à deux tores et un lourd astragale, également torique. Aux deux extrémités les fûts sont doublés, mais tout semble indiquer que le bloc se prolongeait au-delà, à droite et à gauche, et que la pierre a été sciée. Ainsi elle peut avoir fait partie d'un linteau : dans ce cas la porte aurait été petite et probablement munie d'un tympan, parti assez rare dans la région. Par ailleurs, le tympan étant le plus souvent réservé à une théophanie, la répétition de la figure du Christ sur le linteau ne s'imposait guère. L'épaisseur de la pierre ne permet pas non plus de penser au côté d'un tombeau. On ne peut guère retenir l'hypothèse d'un élément de retable, car ce genre de meuble n'apparaît pas avant l'extrême fin du XII^e siècle.

La composition générale — la galerie d'arcades — est d'origine paléochrétienne : c'est celle de nombreux sarcophages orientaux, romains, ravennates et arlésiens des IV^e et V^e siècles. Le collège apostolique y est souvent représenté, avec ou sans la figure centrale du Christ. Ce parti a été repris souvent au XII^e siècle dans les monuments funéraires, les antependia, les linteaux, en particulier ceux des portails du premier art gothique⁹. Le relief de Saint-Denis, étudié par S. Mack Crosby, nous montre les douze apôtres dans un riche décor architectural de ce genre, traité dans un style qui rappelle celui du portail occidental de la grande abbatale¹⁰. Les files d'arcades, les colonnettes torsées — évocation de la Jérusalem céleste et du Temple terrestre — du relief de Comprian sont très proches, ainsi que les chapiteaux coniques, du décor de la tombe de l'abbé Pierre de Saine-Fontaine (mort en 1110), dans l'abbatale d'Airvault et de ce qui nous reste du devant de l'autel, consacré en 1105, de Saint-Benoît-sur-Loire¹¹. Le sculpteur de Comprian aurait donc pu travailler vers le début du XII^e siècle. Son style a moins de qualité que celui de l'imagier du relief Mack Crosby, mais semble plus savant que celui de l'auteur du tombeau d'Airvault ou encore de l'artisan médiocre qui a décoré d'un « apostolado » sous arcades le linteau conservé à Châteauneuf-sur-Loire¹². On remarque aussi dans nos effigies d'apôtres

9. Portail Royal de Chartres, portail de Saint-Loup-de-Naud, des cathédrales du Mans, de Bourges et d'Angers (état ancien). Les compositions bien connues de Saint-Genis-des-Fontaines et de Saint-André-de-Sorède appartiennent à un type différent, centré sur la figure du Christ auréolé dominant la file d'arcades.

10. S. MACK CROSBY, *The Apostle Bas-Relief at Saint-Denis*, New Haven et Londres, 1972.

11. R. CROZET, *L'art roman en Poitou*, Paris, 1948, p. 164-165 ; A. KINGSLEY PORTER, *Romanesque sculpture on Pilgrimage roads*, t. I, p. 23 et II, pl. 914.

12. M. AUBERT, « Saint-Benoît-sur-Loire », dans *Congrès archéologique*, 1930, p. 653-654 ; KINGSLEY PORTER, *op. cit.*, III, p. 1421-1422.

13. PORTER, *ibid.*, I, 133 et II, pl. 192-193 ; MACK CROSBY, *op. cit.*, p. 60 et fig. 80.

des ressemblances avec certains personnages des chapiteaux de La Sauve-Majeure : les plis sont indiqués par de simples stries parallèles, légèrement courbées, en particulier sur les jambes et sur les épaules. Mais, au total, rien ne permet de dater avec précision une œuvre qui, par certains de ses caractères — lourdeur des proportions générales, grosseur exagérée des têtes —, apparaît comme une production de seconde zone et presque populaire.

L'intérêt iconographique qu'elle présente n'en reste pas moins considérable. Une analyse un peu approfondie y fait en effet reconnaître le développement d'un thème souvent traité à l'époque paléochrétienne : la « Traditio Legis », c'est-à-dire la transmission de la nouvelle Loi aux apôtres et, au premier chef, à saint Pierre. Ce sujet a connu un nouveau succès au XII^e siècle : saint Pierre était en effet le patron de Cluny — et fut aussi celui de Comprian. En effet, trois des cinq personnages portent un codex sur lequel ils indiquent du doigt les lignes relatant l'événement, dont le Christ et son voisin de droite, Pierre, sont les acteurs. Ce dernier tend sa main, actuellement mutilée, vers Jésus et se tourne vers lui. Celui-ci le regarde et tient entre ses mains le « rotulus » symbolique. C'est là le schéma développé sur un sarcophage du IV^e siècle au musée du Latran — la scène se déroule sous un portique architravé classique —, sur la cuve funéraire de Gorgonius, à la cathédrale d'Ancône (vers 380), où des « portes de ville » évoquent la Jérusalem Céleste : ce type d'encadrement architectural est repris sur un autre sarcophage de la même période, conservé en Arles¹⁴.

L'imagier a d'ailleurs connu non seulement des œuvres remontant à la basse Antiquité, mais aussi il s'est inspiré de l'art des périodes anciennes du Moyen Age. Ainsi les nimbes du Christ et des apôtres doivent se confondre avec l'arc qui les encadre. Le nimbe du Christ est en outre crucifère — ce qui est fréquent — et ses bras élargis aux extrémités dépassent largement les limites de ce dernier. Ce parti peut être observé dans de nombreuses œuvres carolingiennes et ottoniennes¹⁵. L'absence de tailloirs ou d'impostes sur les colonnes laisse également penser que l'auteur du relief de Comprian a imité directement non pas des sculptures antiques, mais plutôt des miniatures ou sculptures du haut Moyen Age.

14. G. WILPERT, *I sarcofagi cristiani antichi*, Rome, 1929-1936, n° 164, pl. 82, pl. 17 ; *Lexicon der Christliche Ikonographie*, Rome-Fribourg, 1972, t. 4, s.v. « Traditio Legis » ; L. RÉAU, *Iconographie de l'art chrétien*, t. II, 2, Paris, 1957, p. 315-316.

15. Par exemple sur les miniatures conservées d'un manuscrit paléo-chrétien, la Bible Cotton ; sur des productions ottoniennes, comme les portes de bronze d'Hildesheim ou l'Evangélaire de Bamberg. On peut aussi assimiler le Christ de Comprian aux effigies qui présentent le Seigneur sans nimbe, les bras de la croix apparaissant seuls derrière la tête. Ces images sont souvent d'un style archaïque ou populaire, comme à Saint-Florent, en Saintonge (voir CROZET, *L'art roman en Saintonge*, Paris, 1971, pl. XB) ou à Siones, en Castille (voir D. RODRIGUEZ et L. M. de LOJENDIO, *Castille romane*, La Pierre-qui-Vire, 1966, pl. 73).



(cliché « Sud-Ouest »)

FIG. 3. — Mons (Belin). Ensemble de l'église
(à droite, contrefort percé à une fenêtre).

Le petit chapiteau à l'Atlante, provenant également de Comprian et conservé aussi à Arcachon, est d'une facture assez voisine, comme le prouvent les stries ornementales sur les vêtements, le traitement des yeux et celui des mains, aux doigts isolés par une mince ligne, mais bloqués en une masse unique. Le sujet a été traité souvent dans l'art roman et en particulier en Saintonge¹⁶ et dans le pays girondin¹⁷ : mais la figure y est rarement réduite à un buste. Toutefois, la forme allongée du visage et la chevelure pendante qui l'encadre évoquent certaines têtes de Saintonge et surtout de La Sauve¹⁸.

A Lanton et à Mons, nous nous trouvons en face d'un décor encore en place, localisé dans les deux cas dans le chevet. Les sculptures sont en partie de caractère populaire : les ornements géométriques, les entrelacs sans rythme savant et traités de façon sommaire prédominent. A Lanton, ces thèmes sont développés à plusieurs reprises sur les chapiteaux, les modillons et même les corniches de l'abside. Le relief est mou, faible, sauf dans trois ou quatre modillons, marqués d'un protome fortement saillant ou d'une forme vaguement animale.

16. R. CROZET (*op. cit.*, p. 167) rappelle l'existence d'une quarantaine d'exemples en Saintonge.

17. Villemartin, porte de la chapelle des Hospitaliers ; télamons de Notre-Dame-du-Bourg, à Langon (actuellement au Cloisters Museum, à New York).

18. Par exemple le Samson de La Sauve, des têtes de Saujon (CROZET, pl. LXI et LXXII), de Marignac (EYGUN, *Saintonge romane*, 1970, 153, 157-159).

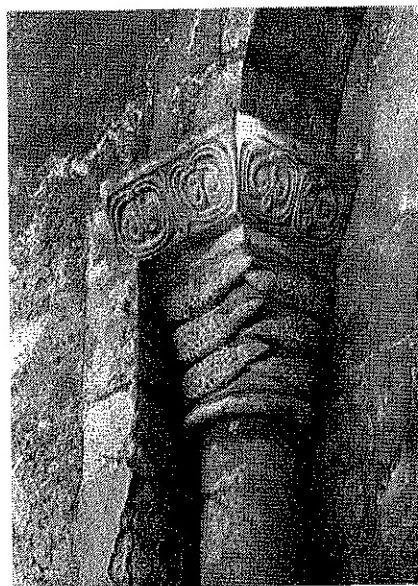


FIG. 4. — Mons. Fenêtre axe du chœur, chapiteau Nord.



FIG. 5. — Mons. Fenêtre axe du chœur, chapiteau Sud.



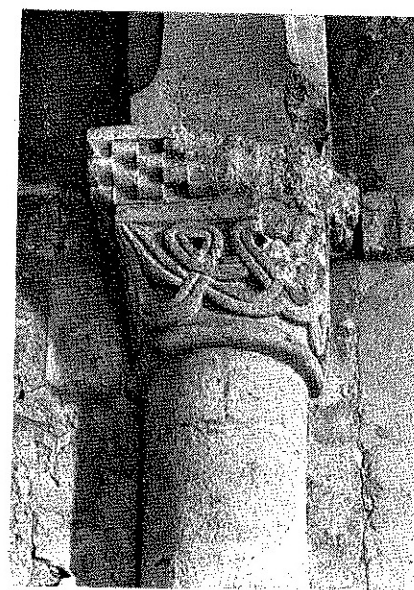
FIG. 6. — Mons. Chapiteau du chœur.



FIG. 7. — Mons. Chapiteau du chœur.

Sur les autres éléments, les compositions sont rarement symétriques palmettes, indications incertaines de godrons sur certaines corbeilles, files de besants sur la corniche, silhouette de chat calligraphiée sur un corbeau.

Le soin apporté à la décoration intérieure des fenêtres contraste avec cette parure assez pauvre des extérieurs. En une succession rapide, du fait de l'étroitesse de la bâtisse, quatre colonnettes encadrent chaque baie. Outre ces douze fûts, deux autres soutiennent un arc géminé sur la courte travée de chœur. Les deux doubleaux et leurs retombées semblent des ajouts récents. Les bases sont hautes, moulurées d'un gros tore, d'une gorge et d'un boudin étroit. L'épannelage des petits chapiteaux est en tronc de pyramide. Les six corbeilles sur lesquelles retombent les voussures extérieures sont plus grosses et à la mesure du diamètre plus fort des colonnes. Le décor a été empâté par une couche de peinture verdâtre. On distingue cependant ses éléments essentiels : godrons, feuillages stylisés disposés suivant le schéma général de la composition corinthienne, oiseaux affrontés. Ces oppositions d'éléments antithétiques sont fréquentes dans l'art roman. En tout cas l'ensemble de ces sculptures n'apparaît pas comme exceptionnel dans la plastique de l'Ouest et du Sud-Ouest au XII^e siècle¹⁹.



(cliché « Sud-Ouest »)
FIG. 8. — Mons. Chapiteau Nord
de l'arc triomphal.

19. Les enduits et les couches de peinture qui masquent tous les éléments du décor intérieur sculpté de Lanton, église largement restaurée au XIX^e siècle et au XX^e, empêchent de procéder à une étude plus approfondie de cette partie du monument.

A Mons, quatre chapiteaux sont placés sous les retombées des deux doubleaux et deux autres soulignent l'ébrasement de la fenêtre d'axe. Ils sont reliés par une imposte continue, couverte de billettes, établie au niveau de leurs tailloirs. On peut reconnaître sur ces tailloirs et sur les corbeilles des thèmes décoratifs archaïques ; mais certains détails des scènes figurées font penser plutôt à des œuvres tardives, de caractère populaire, qu'à des sculptures remontant à une époque reculée.

Parmi les éléments archaisants, il faut citer d'abord les entrelacs dissymétriques à deux brins (2^e corbeille sud), les vanneries régulières, genre « bretzels » (premier tailloir sud), les deux triangles gravés, la pointe placée sous les angles du tailloir, appuyant leur base sur l'astragale (2^e corbeille nord), la frise d'oiseaux découpés sur le fond plat du tailloir (1^{er} support nord) : ce sont là des traits que l'on découvre dans les édifices saintongeais et gascons récemment mis en valeur : Saint-Thomas de Conac, Consac, Peyrusse-Grande, etc., considérées généralement comme remontant au XI^e siècle²⁰. Sur le premier chapiteau sud, un groupe de cinq personnages difformes, vêtus d'une sorte de pagne, est aussi d'un style vieillot et d'une facture maladroite. L'impression d'ancienneté est renforcée par la présence, sur la face principale, de deux petites « têtes coupées », rappels de très vieilles traditions décoratives.

Entre les triangles latéraux de la deuxième corbeille nord, on a figuré une arcade à deux éléments, en fort relief, qui ne suggère point une date très ancienne. Malgré la médiocrité du métier, les deux chapiteaux encadrant la baie axiale ne semblent pas non plus être antérieurs à une période déjà avancée de l'art roman : sur l'un d'eux, en effet, on aperçoit deux personnages couronnés dont les bras sortent de longues manches pendantes, selon une mode qui a surtout régné pendant le dernier tiers du XII^e siècle²¹. Or ces deux corbeilles ont été manifestement exécutées par la même main²². Sur le champ plus étroit et plus allongé qui lui était offert, on a voulu probablement évoquer rapidement le jugement divin et la séparation des bons et des méchants. Les premiers, à droite de l'autel — donc à gauche du spectateur — sont symbolisés par six moutons, vus de haut, occupant presque toute la surface disponible. En face, l'enfer menace ceux qui sont placés à la gauche de Dieu : un monstre hideux dévore des corps humains déjà tronçonnés ; un roi (Hérode ?) et une reine sont représentés plus bas, à sa portée. Cette opposition des deux côtés de l'autel réapparaît sans doute à l'autre bout du chœur, sous l'arc triomphal : la première

20. Noter, en outre, la fréquence du thème des oiseaux en frise dans la sculpture paléochrétienne.

21. Cette mode se retrouve dans la région aux Vertus du portail de Blasimon ; hors du Sud-Ouest, elle est adoptée par les personnages de l'« Hortus deliciarum » et dans un bliaud exécuté à Palerme en 1181 et conservé au trésor impérial de Vienne.

22. Les deux tailloirs sont semblables : leur décor est orné sur chaque face de deux « champignons » couverts de lignes concentriques, qui peuvent rappeler la silhouette d'une palmette ou d'un rais de cœur.



(cliché « Sud-Ouest »)

FIG. 9. — Mons. Chapiteau Nord de l'arc triomphal.



corbeille, au sud, avec ses têtes coupées et ses marmousets difformes serait ainsi une image de l'enfer et de ses diables ; la végétation paradisiaque et l' « arbor vitae » ne sont-ils pas résumés par l'arabesque méplate qui court sur toute la surface du chapiteau symétrique au nord ? Cette supposition est renforcée par la présence, parmi ses lignes emmêlées, de petits cercles, probablement le bailes de cet arbre, et aussi, sur le tailloir, des oiseaux, qui, comme dant tant d'évocations paradisiaques et eucharistiques, depuis les temps paléochrétiens, s'apprentent à venir les picorer.

Les témoins architecturaux et plastiques de l'art roman dans le pays de Buch prouvent qu'il avait dû s'adapter aux conditions médiocres offertes par un pays pauvre en ressources de toutes sortes. Le plan simple et les murs d'alios de Lugos et de Mons, le plan à peine plus compliqué de Lanton — où le calcaire était sans doute réservé primitivement au seul chevet — la fruste construction du chevet d'Andernos s'expliquent ainsi, de même que la qualité relativement médiocre de toutes les sculptures. Mais ces édifices se placent malgré tout sans difficulté dans le vaste ensemble du monde roman. La maquette générale, qui, modifiée à Mons et Lugos par l'adjonction de tours à l'ouest et de toitures plus hautes sur le chevet voûté, est devenue celle de tant d'églises de la Lande, de l'Agenais au pays de Born, est partout répandue. Les maîtres de la Saintonge des ^xⁱ^e et ^{xii}^e siècles, ceux de La Sauve aussi, ont appris quelque chose de leur métier aux imagiers de Comprian, de Lugos et sans doute de Lanton. Enfin la connaissance de la symbolique chrétienne et des interprétations iconographiques les plus variées de l'Ecriture est certaine, au moins en ce qui concerne les chapiteaux du chœur de Mons et le relief de Comprian. Parcouru par les chemins de Saint-Jacques — n'oublions pas que la grande « Via Turonensis » passait à Mons —, le vieux Pays de Buch était certes un terroir pauvre et rude, mais il était aussi en relations constantes avec le reste de l'Occident médiéval.

Jacques GARDELLES.